

veaux Directeurs ont l'intention d'exiger, au moins pour les jours d'abonnement, à toutes les places d'orchestre, de balcon, de loges, de baignoires et de second étage, que le public assiste aux représentations en tenue de soirée.

En établissant leur programme sur deux années, MM. Louis Masson et Georges Ricou ont tenu à marquer, d'une façon nette, leur volonté de se mettre au service de la Musique française, d'offrir aux musiciens les mieux qualifiés une hospitalité aussi large, aussi cordiale que possible, d'ouvrir les portes de l'Opéra-Comique, à raison d'un spectacle par an, aux meilleurs des musiciens étrangers, enfin de veiller au maintien et à l'entretien d'un répertoire aussi riche et merveilleux qu'il est varié.

Nommés pour sept ans et conscients de l'importance de l'œuvre d'évolution et de création qu'ils entreprennent, ils espèrent que le public voudra leur faire confiance et les jugera, à mesure que se développera leur action méthodique, sur les résultats de la tâche accomplie. »

LES CONCERTS

CHANSON MADECASSE, par M. RAVEL (Soirée de Mrs Coolidge).

Gœthe n'avait pas tout à fait tort quand il disait : « Il n'y a d'œuvre d'art que l'œuvre de circonstance. » Beaucoup de chefs-d'œuvre classiques n'ont pris jour que pour certaines circonstances, et ne sont le plus souvent que des « commandes ». Voilà qui replace quelque peu le compositeur à son établi d'artisan, ce qui est pour le mieux, mais dérangera les fanatiques de la « muse inspiratrice ». L'heureux temps des « commandes » serait-il revenu grâce à l'initiative de Mrs Coolidge qui vient de donner, à l'Hôtel Majestic, deux séances consacrées à des œuvres de musique de chambre écrites à son instigation ?

La *Chanson Madécasse*, pour soprano, flûte, violoncelle et piano que nous y avons entendue est la première d'une série de trois chansons encore inédites. Ravel semble devenir « classique » de plus en plus et imprime à l'œuvre nouvelle la forme un peu sévère de son *Trio*. Le subtil harmoniste use avec parcimonie de la gamme de sonorités qu'il a si jalousement collectionnées. Le texte d'Evariste Parny exigeait d'ailleurs une langue âpre et exempte de séduction. Il nous conte les luttes des indigènes contre les blancs pour conquérir leur liberté. Dès l'abord, un cri sauvage *Aoua* que souligne le « coucou ravélien » suggère un décor exotique aux arêtes vives,

aux couleurs opposées. Des *quintes* diézées se balancent mollement, la flûte soupire sa petite phrase se répétant, cependant que le chant psalmodie dans le grave. La véhémence s'empare par degré de la substance sonore qui se fait plus nerveuse pour aboutir à un *allegro feroce* que déclanche ces mots : « Méfiez-vous des blancs. »

Des *septièmes* discordes martèlent de leur rythme ternaire le thème de la flûte. La voix conduit l'action, domine de plus en plus et monte jusqu'à une note aiguë, point culminant de la chanson. Tout s'apaise; la voix reprend le récitatif du début et la plus éloquente des *coda* entrelace les courbes expressives du violoncelle et de la flûte. Le paysage s'efface sous le balancement indolent des *quintes* dont la sonorité imprécise rappelle le dernier écho d'*Asie*. L'instrumentation de la *Chanson Madécasse* est des plus singulières tout en procédant de la logique. Le piano, dans son rôle de batterie, percussion et tam-tam aux résonnances étranges, ne ressemble à aucun autre piano. Le violoncelle chante, mais discrètement, et se meut dans un plan assez éloigné de l'ensemble. La flûte n'abdique nullement ses fonctions de trompette lointaine quand elle demeure dans le grave et garde le timbre poétique de son médium. Seule la partie vocale — que Ravel traite habituellement avec tant de soin — semble souffrir d'une dualité de tessiture : la déclamation dans le grave se fait trop longue pour les phrases aiguës qui suivent et qui requièrent un vrai soprano.

Mais la *Chanson Madécasse* garde ce parfum sauvage des œuvres fortes que n'affadit aucun prétexte esthétique. Ravel y exploite, sous une forme objective, la veine subjective : ce qui est encore une « manière d'imposture ».

ARTHUR HOERÉE.

////// TRIO pour piano, violon et violoncelle par E. PIZZETTI
(séance Coolidge).

André Gide a préfacé, à peu près dans ces termes, son petit recueil des *Lettres à Angèle* : « A ceux qui, plus qu'aux choses, s'intéressent à la façon dont elles sont dites. » Cette dédicace détermine implicitement le point de départ des deux esthétiques divergentes dont se targuent à toute époque les écoles adverses : « Dire quelque chose », ou « bien dire » avant tout. Les amateurs d'agrégations nouvelles, de langue pimentée ou d'originalité seront déçus en écoutant le *Trio en la majeur* de Pizzetti qui ne s'éloigne en aucune façon de la norme et emploie des matériaux éprouvés. Aucune montre d'habileté; l'écriture artiste fait défaut; de grandes